

Colline n'a que des yeux Episode #3

Si j'accepte de témoigner, ce n'est pas parce que je n'ai pas le choix, enfin pas seulement je veux dire. J'aurais parlé de toute façon, vous pouvez desserrer les liens je commence à avoir des crampes. Comme quoi la tarte dans la gueule est la meilleure des thérapie, vous avez bien fait d'insister. Je plaisante, bien évidemment. Vous ne me voyez pas, ni vous ni aucun autre, et jamais vous ne m'attraperez. Jamais.

Nom Dugommeau ; prénom Colline ; signe particulier : disparente. La toute première des 127 répertoriées. Pour une fois que je me démarque, fallait que ce soit par l'absence. Je vais vous raconter comment ça s'est passé. Comment ça s'est passé vraiment. Pour moi comme pour nous toutes. Et pour celles à venir. Car vous devez comprendre que ça ne s'arrêtera pas. Nous ne sommes rien pour personne, nous qui n'existons plus, rien de rien pour personne et encore moins quelqu'un. Bientôt il en sera de même avec tout le monde, parce que le biopouvoir est par essence atteint de troubles boulimiques.

Je sais ce que je suis, on peut me lire en creux. Juste un dommage collatéral, je les entendu un soir le dire aux types en uniforme : juste un dommage collatéral, prière de ne pas s'alarmer. J'ai compris que je n'étais pas folle, que ça m'arrivait pour de vrai, qu'ils validaient le phénomène et s'acharneraient à le nier. J'ai compris et cela suffisait. Eux, ils ont ajouté des mots, des mots pour justifier mon cas. J'ai vu leurs lèvres distinctement effectuer les mouvements requis pour prononcer la liste suivante : Syndrome aigu de dépersonnalisation - manifestations psychosomatiques – autosuggestion - hallucination collective - service neurobiologique – quarantaine – silence – analyses – prélèvements – transfusions – budget accordé - dossier.

Le terme de disparente est venu bien après. Bien après moi et les deux autres, cadennassées à l'étage aussi. Au début on avait toute chacune notre chambre, et puis à force. Les dortoirs, la clinique qui se spécialise, les annexes réquisitionnées, le secteur de recherche, les études et les expériences, la découverte du comment, la révélation du pourquoi, le gras déni du grand pour qui. Il fallait bien trouver un nom pour cette horde greluches dont le corps s'estompait chaque matin davantage sous les caméras de surveillance.

J'ignore s'il y a un épicode. Les disparentes communiquent peu, y compris entre elles, ce que je regrette infiniment. Je ne sais pas trop d'où elles viennent, mais comme je suis très attentive j'ai constaté que les symptômes et les dépositions concordent. On a toutes abusées d'exposition et d'exfoliant. Et je pense qu'on était fragiles, pour une raison ou bien cent autres, avec une âme très en jachère et un temps de cerveau un peu trop disponible. Les slogans assénés ont agi concrètement aux contours de nos chairs, moi par exemple je me souviens, j'ai perdu mes fesses en premier, mes cuisses et mon ventre ont suivis, longtemps je n'ai été qu'un buste. Je n'osais plus sortir de chez moi, je m'emmitouflais dans des manteaux dont les pans jouaient les serpillières pour ne pas me faire remarquer. J'ai

perdu toutes les tailles possibles, mais je ne pouvais plus rien porter, j'étais pourtant conforme, infiniment conforme aux normes imposées.

Je me rappelle des magazines, y percevoir les os des modèles saillir en hors cadre, mes doigts couraient sur le papier givré, les photos se lisaient en braille. Les affiches, les spots et le reste. Tout le reste. L'hygiénisme et ses croques mitaines, les bons conseils de Marie-Claire et ma peau qui devient plus douce qu'une brise de printemps au Touquet, tellement mes pores font courants d'air. Le jour où je n'ai plus été, j'ai su que j'incarnais enfin la féminité majuscule telle que l'entendait le marché. Evidée de tissus gras, déneuvrée et démenstruée, une femme tellement sans viande une femme tellement sans corps, une femme qui n'existerait plus qu'en tant que concept ou phantasme. La femme parfaite, en quelque sorte. C'est un peu ça, les disparentes. La nouvelle Eve est translucide, l'excision mentale dépigmente à un point on n'a pas idée.

Ca fait trois jours que je suis partie. Je pense qu'ils s'en sont rendus compte. Au bout de quelques heures l'alarme a retenti, le personnel s'est agité, la direction a paniqué, des têtes sont tombées illico. Tout du moins je suppose. Les capteurs de chaleur ne servent à rien avec nous, mais ils ont d'autres trucs, au pire ils s'enferment à six dans la chambre, une battue dans sept mètres carrés. Le coup du sac en toile de jute c'est pas seulement pour nous coincer et visualiser notre présence, ils pourraient trouver autre chose au lieu de nous saucissonner dedans. Je pense que c'est pour l'humiliation et pour qu'on ait peur d'être noyées. Mais je ne jouerai plus à chat, ils peuvent fouiller dans tous les coins, crier Colline sur tous les tons, agiter leurs grosses boîtes d'antipsychotiques en susurrant viens là ma puce, je me suis perchée bien trop loin et définitivement trop haut pour qu'ils puissent me localiser.

Je ne suis pas sortie par la fenêtre, pas à cause des barreaux mais parce que j'ai le vertige. L'équipe de nuit n'est pas maligne, je n'ai pas fui : j'ai juste marché. Et j'ai retenu mon souffle entre autre dans l'ascenseur. C'était facile, en fait. Terriblement facile. Beaucoup plus qu'effectuer une série d'abdos mais un peu moins que d'ingurgiter un substitut de repas en feignant l'orgasme gustatif. Dehors il faisait froid, je n'ai rien ressenti mais sur tous les trottoirs les cols étaient relevés. J'ai avancé comme ça, tout droit, toujours tout droit, il y avait une grande place, un abribus désert et je me suis assise. C'est là que j'ai eu l'idée. Peut-être à cause du gigantesque panneau de l'autre côté du rond point. Ou peut-être juste parce qu'il est temps. Je ne sais pas trop comment s'est venu.

Il me reste encore de la route, beaucoup de route avant mon dernier épisode. Je ne sais pas si ça va marcher, la seule chose dont je sois certaine c'est que ma cervelle va trop vite à cause de la colère dedans. La colère, quand il y en a trop, elle toupine dans la boîte crânienne en carbonisant chaque synapses, elle bousille l'hypothalamus et n'arrête son manège qu'en crevant le plancher ou au pire l'os frontal. Pour l'instant j'ai juste la migraine et un véhicule emprunté, je peux tenir encore assez. Je dois tenir, de toute façon. Je crois que j'ai une mission, en fait.

Je sais que j'ai tout vu, que je n'ai rien inventé et que c'est bien pour ça qu'à l'intérieur du rien que je suis devenue il y a une voix avide et âpre, affamée d'être parquée par la sainte trinité Travail Famille Shoppy. Une voix qui manque d'éclat mais dont les cordes nombreuses

s'arqueboutent sans faillir sous la pression des mouches vrombissantes dans ma gorge. Des mouches, il y en a beaucoup, le long de la trachée leurs petites pattes s'agrippent au moelleux des muqueuses, elles me tiennent compagnie et un peu chaud aussi, elles sont mes familières, elles disent : tu es l'élue, par toi viendra le temps du jugement broyé et parfois elles ajoutent t'as loupé la sortie change de file on te dit prends par la nationale.

Je m'appelle Colline Dugommeau, je suis la première disparente, et si je n'ai de corps aujourd'hui c'est pour mieux incarner le chant des Erinyes.

Chloé Delaume

Magazine

2006